

## DOCUMENT COMPLEMENTAIRE

**MARIVAUX: *Le Cabinet du philosophe*.** *Le Voyageur dans le Nouveau Monde* Huitième feuille, 1734 (pages 389-407 de l'édition Classiques Garnier : *Journaux et œuvres diverses*).

*Le narrateur, après une déception amoureuse, fait la connaissance d'un homme d'âge mûr qui lui offre de faire un voyage pour se distraire de son chagrin. Ils embarquent. Arrivés à destination, le cicerone du narrateur lui annonce qu'ils sont parvenus dans la France « de ce nouveau monde [ ... ] qui est exactement le double du nôtre. » De fait, ils entrent dans une ville où le narrateur rencontre un homme qui a l'apparence d'un officier de ses amis, Folville, mais qui n'en a que l'apparence car il s'exprime dans une langue nouvelle pour lui. Il interrompt son récit pour préciser :*

Et pour achever de m'expliquer là-dessus, par ce Monde vrai, je n'entends pas des hommes qui prononcent précisément ce que je leur fais dire, leur naïveté n'est pas dans leurs mots (j'ai peut-être oublié d'en avertir) : elle est dans la tournure de leur discours, dans l'air qu'ils ont en parlant, dans leur ton, dans leurs gestes, même dans leurs regards : et c'est dans tout ce que je dis là que leurs pensées se trouvent bien nettement, bien ingénument exprimées ; des paroles prononcées ne seraient pas plus claires. Tout cela forme une langue à part qu'il faut entendre, que j'entendais alors dans les autres pour la première fois de ma vie, que j'avais moi-même parlée quelquefois, sans y prendre garde, et sans avoir eu besoin de l'apprendre, parce qu'elle est naturelle et comme forcée dans toutes les âmes. Langue qui n'admet point d'équivoque ; l'âme qui la parle ne prend jamais un mot pour l'autre : et qu'on se ressouviene que c'est d'après ce qu'on me disait dans cette langue-là, que je rapporte tous les discours que m'ont tenus les personnes avec qui j'ai eu affaire. Revenons à mon histoire.

## La réception de Marivaux – paroles de critiques

### **Texte 1 - Compte rendu du journal Le Mercure.**

Janvier 1730 : extrait.

Voici les remarques qu'on a faites sur cette comédie; nous ne sommes ici que les échos du public. On a dit: 1. qu'il n'est pas vraisemblable que Silvia puisse se persuader qu'un butor tel qu'Arlequin soit ce même Dorante dont on lui a fait une peinture si avantageuse [...] 2. Arlequin, a-t-on dit, ne soutient pas son caractère partout; des choses très jolies succèdent à des grossièretés [...] 3. On aurait voulu que le second acte eût été le troisième, et l'on croit que cela n'aurait pas été difficile; la raison qui empêche Silvia de se découvrir après avoir appris que Bourguignon est Dorante, n'étant qu'une petite vanité, ne saurait excuser son silence; d'ailleurs, Dorante et Silvia étant les objets principaux de la pièce, c'était par leur reconnaissance qu'elle devait finir, et non par celle d'Arlequin et de Lisette, qui ne sont que les singes, l'un de son maître, l'autre de sa maîtresse. Au reste, tout le monde convient que la pièce est bien écrite et pleine d'esprit, de sentiment et de délicatesse.

### **Texte 2 - D'Alembert**

Cette éternelle surprise de l'amour, sujet unique des comédies de Marivaux, est la principale critique qu'il ait essayé sur le fond de ses pièces; car nous ne parlons point encore du style: on l'accuse, avec raison, de n'avoir fait qu'une comédie en vingt façons différentes, et on a dit assez plaisamment que si les comédiens ne jouaient que les ouvrages de Marivaux, ils auraient l'air de ne point changer de pièce. Mais on doit au moins convenir que cette ressemblance est, dans sa monotonie, aussi variée qu'elle le puisse être, et qu'il faut une abondance et une subtilité peu communes pour avoir si souvent tourné, avec une espèce de succès, dans une route si étroite et tortueuse. Il se savait gré d'avoir le premier frappé à cette porte, jusqu'alors inconnue au théâtre.

D'Alembert, *Éloge de Marivaux*, 1785.

**Après vous être renseigné en bibliothèque sur D'Alembert, reformulez les principales critiques qu'il adresse à Marivaux. Pourquoi les pièces de Marivaux donnent-elles l'impression qu'il s'agit toujours de la même ?**

### **Texte 3 - Marmontel**

L'affectation de Marivaux consiste, du côté de la pensée, dans des efforts continuels de discernement pour saisir des traits fugitifs, ou des singularités imperceptibles de la nature; et du côté de l'expression, dans une attention curieuse à donner aux termes les plus communs une place nouvelle et un sens imprévu; souvent aussi, dans une continuité de métaphores familières et recherchées, où tout est personnifié, jusqu'à un *oui* qui a la physionomie d'un *non*. C'est un abus continu de la finesse et de la sagacité de l'esprit. On a été trop sévère lorsqu'on a dit de Marivaux, qu'il s'occupait à peser des riens dans des balances de toile d'araignée; mais lorsqu'on a dit de lui, qu'en observant la nature avec un microscope, il faisait voir des écailles sur la peau, on n'a dit que la vérité, et on l'a dite de la manière la plus ingénieuse. Pour bien peindre la nature aux yeux des autres, il faut ne la voir qu'avec ses yeux, ni de trop près, ni de trop loin. C'est avoir beaucoup d'esprit, sans doute, que d'en avoir trop; mais c'est n'en avoir pas assez. Jean-François Marmontel, *Éléments de littérature*, (1787), Desjonquères, 2005.

**Après vous être renseigné en bibliothèque sur Marmontel, reformulez les principales critiques qu'il adresse à Marivaux. Quoi « l'esprit » de l'auteur se perd dans des raffinements inutiles et artificiels ?**

### **Texte 4 - Michel Deguy**

Une chose demeure, donc, assez étonnante: la « réception » des contemporains [...] Ce que ne comprend pas le critique contemporain de Marivaux, c'est précisément le mécanisme marivaldien, route l'horlogerie des obstacles et des retards, les ressorts de la vanité piquée piquante dans l'élément du langage, qui est au milieu de l'aveu et de la (dis)simulation, du dire et du dédire. [...] Une nouvelle recherche du « naturel » se confronte avec une image que la critique, surprise et oubliant d'analyser le dispositif artificieux, conjure en la déclarant plus artificielle. Quelle menace ? L'amour serait affaire de dire, de discours, de précipitation parolière, voilà qui est dangereux. L'expressivité ne peut-elle être feinte ? Les codes appris et simulés ; la confiance fautive ; la fourberie récompensée au lieu d'être punie ; le milieu de communication troublé par la fonction « phatique » même de la sincérité qui veut en garantir la transparence; et par la médisance, et le commérage ... ?

Michel Deguy, *La Machine matrimoniale ou Marivaux*, Gallimard, 1981.

**En vous appuyant sur vos connaissances et l'étude du *Jeu de l'amour et du hasard*, montrez de quelle manière Michel Deguy explique l'incompréhension des critiques contemporains de Marivaux.**

### **Texte 5 – Georges Poulet**

Comment trouver dans le langage quelque chose d'équivalent à ce multiple tournoiement intérieur qu'est le moment vécu, et à ce glissement vertigineux qu'est le temps vécu ? Sinon en inventant une langue assez naïve qui exprime tous les élans, une langue qui par sa spontanéité serait effectivement toutes les variations du cœur. Du sentir au penser, et du penser au dire, point de traduction ni d'intervalle.

Georges Poulet, *Études sur le temps humain, tome II (1952)*.

**Quelle est la spécificité du langage marivaldien selon Georges Poulet ?**

### **Texte 6 – Jean-Louis Bory**

Chez Marivaux pour les Italiens, le miracle du théâtre joue au maximum. Le miracle, c'est-à-dire cette métamorphose qu'imposent les règles du jeu. L'expression se fait mimique, le mouvement danse, on cabriole : dès que l'on pense à Marivaux, et plutôt que de penser à « marivaudage », pensons que Marivaux s'adressait à des acteurs pour qui le corps compte - le jeu du muscle, le feu du regard, la torsion des lèvres, l'envol des mains, des « gestueux » pour qui le théâtre est exercice physique. A cette métamorphose du geste répond une métamorphose du langage. [...]

Cette fête du geste et du langage, cette poésie, sert la pudeur. La métamorphose est alors travestissement, masque. Les Italiens de Marivaux ne jouent plus réellement masqués (sauf peut-être Arlequin) tant la mimique, les regards sont nécessaires à la totale expression du texte - mais c'est précisément derrière cette mimique, ces regards, ces phrases, cette vivacité qu'ils se dissimulent. La surprise et l'alarme se déguisent en bouderie, les vrais pincements d'un vrai cœur en sourires ironiques. [...] L'erreur consiste à confondre cette pudeur avec la coquetterie glacée.

Jean-Louis Bory, *Cahiers Renaud-Barrault (janvier 1960)*.

**Pourquoi Marivaux est-il encore contemporain pour les gens de théâtre ?**